

Maelström psychique

Insomnie

Jacqueline Bouchard

Numéro 136 (3), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, J. (2010). Compte rendu de [Maelström psychique / *Insomnie*]. *Jeu*, (136), 44–47.

Insomnie

TEXTE DANIEL BROOKS, EN COLLABORATION AVEC GUILLERMO L. VERDECCHIA

TRADUCTION MARYSE WARD / MISE EN SCÈNE MICHEL NADEAU, ASSISTÉ DE SIMON LEMOINE

DÉCOR MARIE-RENÉE BOURGET HARVEY / COSTUMES JULIE MOREL

LUMIÈRES SONOYO NISHIKAWA / MUSIQUE YVES DUBOIS

AVEC NORMAND BISSONNETTE, VALÉRIE LAROCHE, SOPHIE MARTIN ET NICOLA-FRANK VACHON.

PRODUCTION DU THÉÂTRE NIVEAU PARKING, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 9 FÉVRIER AU 6 MARS 2010.

JACQUELINE BOUCHARD

MAELSTRÖM PSYCHIQUE

La pièce se termine, surprenant les spectateurs en train d'errer entre le rêve et la réalité. Effet de transfert on ne peut mieux réussi puisque cet état est celui du personnage principal de la pièce, plongé dans la confusion à cause de son impossibilité de dormir. Les spectateurs contaminés par son tourment pourront toujours faire infuser, à la maison, la tisane soporifique qu'on leur a remise avec le programme. John F., lui, a tout essayé pour trouver le sommeil. La responsabilité nouvelle et pas vraiment planifiée de sa paternité, l'effritement de son couple, des difficultés professionnelles et financières, voilà ce qui le hante puis le tient éveillé. Les longues nuits blanches minent graduellement sa perception de la réalité. Son cerveau angoissé et exsangue donne vie à ce qu'il redoute le plus, mais aussi à des désirs hallucinés. Finalement, son épuisement mental a pour conséquence d'exacerber son problème. Il y a donc deux pôles reliés ici : d'une part, le mal-être découlant d'une situation et, d'autre part, l'insomnie.

Le metteur en scène Michel Nadeau endosse parfaitement l'objectif de l'auteur Daniel Brooks, qui se demande ce qui se produirait si le sommeil, ce vacuum à nos frustrations et à nos angoisses, venait à nous faire défaut. Certes, ce n'est pas un divertissement que de prendre place au théâtre pour « vivre » la

réponse. C'est une plongée troublante dans nos propres zones d'ombre. Par contre, cela s'avère une expérience intéressante, surtout lorsqu'elle est menée comme ici de main de maître.

Avec ce texte du dramaturge canadien-anglais, le Théâtre Niveau Parking veut interpeller la génération trentenaire, alors que deux de leurs précédentes productions, *Lentement la beauté* et *Corps et âme*, ciblaient respectivement la cinquantaine et la quarantaine. Parlant de générations, une causerie autour du spectacle, telle qu'en organise régulièrement le Théâtre Périscope, a permis de relever certaines caractéristiques attribuées à chacune. La sociologue et les trentenaires invités s'entendirent pour reconnaître dans les personnages d'*Insomnie* des adultes au début de la quarantaine, et non dans la jeune trentaine, laquelle se distingue par la confiance en soi, par la recherche d'une qualité de vie et d'un équilibre travail-famille, et enfin par la redéfinition des rôles masculins et féminins. Il n'est pas inutile de préciser ce fait qui ajoute une autre dimension à la pièce de Brooks. Parallèle à la venue de l'enfant, l'élément perturbateur serait bien davantage la perte d'identité de l'homme et le manque de définition de son rôle, ce que confirme l'impuissance de John F. à réagir et à s'extirper des pressions affectives et professionnelles qui pèsent sur lui,

qui viennent autant de son entourage que de lui-même. Rien ne va plus pour celui à qui la paternité fut posée en termes d'ultimatum, pour l'amant dont les avances sont repoussées, pour le conjoint qui ne veut pas rompre sa relation et perdre son enfant, pour l'écrivain qui peine à écrire et à gagner sa vie, et qui doit supporter la condescendance et le comportement fantaisie de son frère.

Le défi de la mise en scène consistait à susciter l'empathie des spectateurs, à leur faire ressentir cet état fébrile et déphasé dans lequel évolue John F. Les lumières, la musique, l'enregistrement de dialogues décalés, et surtout le texte, nous aspirent dans un maelström psychique où notre perception de la réalité repose sur des repères mouvants, constamment à redéfinir. En même temps, pour rattraper le spectateur et lui indiquer la route, soit du réel, soit de la demi-conscience, Michel Nadeau mise également sur les changements d'éclairage, avec diverses températures de couleur, puis sur les variations musicales et sonores qui intègrent des échos. Finalement, ce sont plutôt la cohérence (ou non) de ce qui est dit et les variations de posture, d'attitude ou de situation des personnages qui nous indiquent où nous en sommes. Par ailleurs, à quelques occasions, des scènes laissent peu de doute quant à leur caractère cauchemardesque. Plus d'un spectateur s'y est néanmoins perdu ou s'en est trouvé inquiet. Daniel Brooks nous récupère pourtant bel et bien, après un tour d'horloge, en nous réveillant sur des lendemains plus clairs.

La scénographie est d'une grande simplicité. Un fauteuil avec une lampe pour évoquer le salon par ici, par là une table avec des chaises qui campent la cuisine, le tout dans un corridor bleuté dont les murs fuient vers le fond, des stores aériens exagérant la perspective. C'est entre ces derniers, de chaque côté de la scène, que l'on entre et que l'on sort, dans un jeu de portes et de coulisses propres au Théâtre Niveau Parking. L'action démarre dans un registre très réaliste avant de basculer dans une dimension onirique, ou plutôt en de constants va-et-vient entre réalité et rêve. « Pour de vrai », cela se passe en 24 heures, entre l'annonce de la visite et l'arrivée du frère William et de la belle-sœur Kate. Mais ces derniers apparaissent bien avant sur scène, puisqu'ils font partie des souvenirs, des appréhensions ou des fantasmes de John F., qui en vient à rêver éveillé : un réflexe du cerveau qui se protège de la sorte, nous dit la science, contre le manque de sommeil.

Dans l'ensemble, on émettrait un seul bémol : l'épisode longuet d'une conférence où John F. expose devant un micro le contenu de son livre. Ce discours qui aurait pu à ce moment être percutant prend l'allure d'un pamphlet où l'auteur semble exposer ses idées. Autrement, tous les comédiens se donnent avec une rare présence, avec grande générosité et justesse. Les personnages sont fascinants et fermement campés dans un jeu précis et sensible, les costumes parfaitement choisis ajoutant à leur personnalité. La tranchante et castrante Gwen (Valérie Laroche) arbore le noir rebelle, sûre d'elle-même et jamais à court d'arguments. Qui ne voudrait pas, à ses heures, avoir le culot de cette femme et les mots pour le dire ? Dans son complet petit-bourgeois, William (Normand Bissonnette) a également la répartie et le geste précis des vendeurs qui possèdent leur éventail de répliques convenues. Il a l'assurance et le propos pragmatique de ces nantis convaincus qu'ils ont fait et qu'ils feront toujours les bons choix. L'élégante et sexy Kate (Sophie Martin) demeure réservée, diplomate de circonstance, fausse derrière le masque de son aisance sociale. On devine son insatisfaction conjugale. John F. promène son désarroi dans un vêtement terne, indéfinissable : victime de son insomnie, il apparaît de surcroît comme le souffre-douleur des précédents. Nicola-Frank Vachon incarne de manière très touchante ce rôle qui exige de la nuance mais aussi du muscle à l'occasion. Pathétique et profondément humain, l'insomniaque maintient du début à la fin, autant son entourage que le public, sur le fil tendu de son exaspération. Bref, ce n'est certes pas l'intensité qui fait défaut à ce spectacle.

Par un curieux effet des éclairages, lorsque la pièce se termine, la scène désertée semble basculer vers l'arrière et non vers l'avant comme c'est parfois le cas. On se demande si les comédiens déstabilisés auraient, à cause de ce dispositif, combattu la gravité pour atteindre le quatrième mur. Il n'en est rien : la pente est inexistante, ce n'est qu'une simple illusion. Une illusion qui résume par ailleurs le sentiment éprouvé par nombre de personnes déstabilisées au sortir de cette *Insomnie* qui éveille en chacun la mémoire d'une expérience personnelle bien rendue par l'auteur, le metteur en scène et les interprètes. ■

PAGES 46-47 :

Insomnie de Daniel Brook, mis en scène par Michel Nadeau. Spectacle du Théâtre Niveau Parking, présenté au Périscope à l'hiver 2010. Sur la photo : Valérie Laroche, Sophie Martin, Normand Bissonnette et Nicola-Frank Vachon. © Louise Leblanc.



